



Presses universitaires de Rennes

Art et contestation | Lilian Mathieu, Justyne Balasinski

11. La lecture de polars : une contestation sans engagement ?

Annie Collovald

p. 205-222

Entrées d'index

Géographique :

France

Texte intégral

- 1 Certaines productions culturelles possèdent, à leur façon, une charge dénonciatrice présentée comme telle par leurs auteurs mais aussi reconnue par les commentateurs. C'est ce qu'illustre l'apparition en France à la fin des années 1970 du « néopolar ». Ses romanciers, anciens gauchistes reconvertis dans ce genre littéraire jusque-là peu légitime, réinvestissent leur nouvelle activité romanesque des dispositions critiques envers l'ordre établi provenant de leur passé militant. La description « réaliste » du vécu des groupes sociaux populaires et marginaux alimente une dénonciation du politique qui passe principalement par celle de la violence sociale subie par les plus vulnérables ou dominés. Déplaçant ainsi leurs préoccupations politiques dans le domaine de la fiction et de la narration ces auteurs réussissent à préserver, mais sous des formes redéfinies, une posture contestataire constitutive de leur identité biographique et professionnelle nouvelle (Collovald, Neveu 2001).
- 2 Qu'en est-il de leurs lecteurs et plus largement des lecteurs de l'ensemble de la littérature policière qui ne se résume pas, loin s'en faut, aux romans « noirs » ? Cette attitude « contestataire », qui participe à la définition de la valeur littéraire actuelle du roman policier se retrouve-t-elle chez les « fans » de récits policiers ? Sous cette forme, la question n'a peut-être pas grand sens cependant ; du moins nécessite-t-elle une approche très pragmatique. Les avancées récentes des analyses de réception (Le Grignou 2003), en effet, ont mis en garde contre la tentation lettrée de déduire des textes ou des intentions des auteurs les appropriations opérées par les lecteurs pour préférer

examiner les divers investissements, objectifs et subjectifs, dont les pratiques lectorales sont le lieu. Dès lors convient-il davantage de se demander quelles attentes particulières les différents sous-genres de la littérature policière (romans noirs, thrillers, romans à énigme, romance suspens, etc.) viennent combler chez des lecteurs dotés de propriétés sociales, culturelles et politiques spécifiques. Que trouvent et découvrent exactement les lecteurs de récits policiers dans ce genre littéraire ? On voudrait montrer ici, en s'appuyant sur des entretiens menés auprès de « gros » lecteurs de romans policiers (plus de 25 par an), combien ces derniers possèdent dans leur activité lectorale un œil – pour reprendre le terme de Baxandall (1985) – doublement illégitime et donc implicitement doublement contestataire. S'ils sont critiques du modèle du lecteur lettré imposé par les normes scolaires, ils mettent à distance également le canon « académique » du lecteur rebelle évoqué par les spécialistes reconnus du « polar ». Pour comprendre ce double éloignement, il convient de restituer d'une part leurs pratiques lectorales effectives (et donc aussi ce qu'ils sont dans la vie hors les livres) et d'autre part les usages sociaux de leur lecture que leur permet le genre policier¹.

Des lecteurs pratiques

- 3 Sous la diversité des professions et des positions sociales occupées (ingénieurs, enseignants, artistes, cadres du privé ou de la poste, agriculteur, étudiants, secrétaires, serveur de bar, employé ou retraité de la SNCF, intermittente du spectacle, journaliste au chômage), l'analyse fait apparaître des similitudes inattendues. En grande majorité, ces lecteurs connaissent une forte mobilité sociale. Déclassés par le haut grâce à l'école, au syndicalisme, ou à une formation interne, ils disposent d'un capital culturel sans commune mesure avec celui de leurs parents issus de milieux populaires pour l'essentiel et ne possédant, dans le meilleur des cas, que le

CEP. À ce titre, beaucoup sont des intellectuels de première génération, certains même les seuls de leur fratrie ou les seuls à avoir mené si loin leurs études ou l'acquisition d'un bagage culturel. Décalés culturellement par rapport à leurs origines sociales modestes, ils le sont parfois aussi économiquement. Le plus fréquemment propriétaires de leur logement, ils peuvent avoir souvent des salaires là encore supérieurs à ceux de leur milieu familial. Ces caractéristiques signalent les déplacements (culturels, économiques, sociaux) qu'ils ont dû accomplir pour devenir ce qu'ils sont aujourd'hui, tout comme les acculturations auxquelles ils ont dû consentir. Si se dessine ici le portrait classique des trajectoires ascendantes accomplies, d'autres éléments viennent cependant relativiser le profil enchanteur d'une promotion sociale totalement conquise. Leur réussite sociale et économique actuelle ne s'est pas faite, en effet, sans à coups. Ces mobiles sociaux, dont beaucoup sont des nouveaux venus parmi l'élite sociale diplômée, sont des établis qui ont eu du mal à s'établir ou des prétendants à l'établissement qui affrontent des difficultés pour réaliser leurs aspirations.

L'importance des enjeux sociaux concrets

- 4 Chômage, licenciements, changements d'emplois, réorientation des aspirations, voie longue de la réussite professionnelle ont scandé leur parcours et mettent en évidence des trajectoires heurtées et des reconversions obligées. Quelques-uns d'entre eux (on en décompte six) ont vu, en outre, leur trajectoire biographique affectée par les événements historiques (Pudal 1999). « Génération 68 », venue de l'extrême gauche, par adhésion ou par militantisme, ils ont dû s'obliger à gérer « la déprime » qui a accompagné le déclin des grandes utopies politiques auxquelles ils croyaient, reconvertir ailleurs leurs idéaux de jeunesse et tenter de réduire la distance effective entre leurs

rêves anciens et la réalité de leur existence présente. D'autres encore ont réorienté leur vision politique le plus souvent en la radicalisant par rapport à ce qu'ils étaient initialement ou par rapport à leur héritage familial. Deux profils contrastés se dessinent alors. Si certains, après ces différents accidents de parcours, ont pu renouer avec leur carrière professionnelle antérieure, d'autres ont dû en « rabattre » sur leurs ambitions pour s'en sortir (et prendre ainsi des positions qui ne correspondaient pas à leurs intentions initiales comme Bella, ingénieure de recherche qui a cherché à être enseignante universitaire, Benjamine, comédienne intermittente du spectacle qui doit animer des ateliers d'écriture pour adolescents en difficulté scolaire, Erwann qui « revient » à la terre et au métier de « paysan » après avoir occupé un poste de technicien agricole, etc.). Rappelés et parfois durement aux risques du déclassement malgré les efforts consentis, ces lecteurs de polars sont des « gens à histoires » (Bourdieu 1984, p. 76) qui ont appris d'expériences à ne pas s'en laisser compter sur les chances de salut social et qui ne sont prêts à se raconter (et se laisser raconter) des histoires quand il s'agit des réalités du monde social ou politique.

- 5 On perçoit très bien cette disposition au « pragmatisme » ou au « réalisme pratique » lorsqu'ils évoquent, avec des insistances différentes, la cherté des livres, l'attention parfois vigilante qu'ils portent à leur budget « loisirs », l'usage qu'ils font des bibliothèques municipales comme dispositif de prêts gratuits allégeant les coûts d'achat de leurs livres ou encore lorsqu'ils se remémorent la pauvreté de leurs parents et refusent de juger ceux qui ne s'adonnent pas comme eux à la lecture (ce qui était ou est encore précisément le cas de leur entourage proche). Une grande part des inégalités sociales en général et dans les rapports à la lecture se joue, à leurs yeux, dans les conditions matérielles de vie (manque de temps, manque d'argent pour

s'offrir des livres à soi). Le même réalisme se remarque également lorsqu'ils se déclarent de gauche ou de droite « faute de mieux » ou « malgré tout », les plus croyants idéologiquement étant ceux, souvent plus jeunes, qui n'ont pas connu la nécessité de réviser leur préférence politique.

6 Malgré leur forte mobilité sociale qui aurait pu les inciter à épouser avec une sérénité enchantée leur statut social présent, ils sont ainsi conduits à ne pas oublier les enjeux sociaux concrets (l'argent, la disponibilité, les difficultés du travail, le chômage, les inégalités de naissance et de statut...) et restent dans un rapport tendu au devenir social soit pour eux-mêmes soit pour leurs enfants. Ils formulent rarement un projet professionnel pour eux (sauf certains qui préféreraient que leurs enfants n'exercent pas le même métier qu'eux) mais souhaitent qu'ils aient la chance de pouvoir faire ce dont ils ont envie, qu'ils soient heureux, sans contraintes matérielles qui les entravent. La tension se retrouve également dans leur rapport à la culture. S'ils sont, en accord avec leur statut social, de grands consommateurs de biens culturels, s'ils possèdent et tiennent à le montrer des dispositions cultivées liées à leur carrière « de bon élève » ou de « miraculés » sociaux, la très large majorité d'entre eux manifestent les inquiétudes de ceux pour qui rien n'a jamais été acquis d'emblée.

7 L'insécurité sur la valeur de leur capital culturel se double d'un manque d'assurance sur leur propre légitimité et la légitimité de leurs goûts ou de leurs pratiques sociales tant que cohabitent en eux les personnages sociaux successifs qu'ils ont été (fils ou fille de parents modestes, adolescents rêvant d'un certain avenir, adultes en quête de réalisations parfois entravées, puis appartenant à un nouveau milieu social généralement plus haut que leur milieu d'origine...), parmi lesquels celui d'enfant des classes défavorisées ou relativement démunies est sans cesse rappelé à l'existence. Bien sûr, tous ne sont pas issus de milieux sociaux

modestes ; mais même ceux qui sont originaires de groupes favorisés ont connu, à une ou deux exceptions près, des trajectoires contrariées ou accidentées les empêchant d'oublier les revers de fortune que la vie peut occasionner. Les seuls d'ailleurs à déclarer leur distance par rapport aux polars en affirmant que le roman policier ne constitue pour eux ni leur lecture principale ni leur lecture préférée sont ceux pour qui le devenir social s'est opéré sans rupture. À l'inverse, ceux qui tiennent le plus aux polars (et pas forcément aux polars sociaux) sont ceux pour lesquels cette lecture a constitué le mode d'entrée essentiel dans le domaine de la culture voire de la lecture.

Des dispositions critiques

- 8 Leurs dispositions, traversées par des personnages et des tensions contradictoires, sont ainsi des dispositions critiques. Elles sont souvent actualisées et renforcées dans leur position sociale présente par toute une série de décalages plus ou moins marquants avec leur milieu professionnel ou environnant. Être de droite dans le milieu enseignant, centriste dans un univers de cadres du privé plutôt orientés à droite, communiste parmi des collègues de droite. Sentiment de porte-à-faux lié un décalage entre les « titres et les postes » ou entre les aspirations et leur réalisation : sursélection scolaire dans une profession qui se décline (Machana, agrégée du secondaire dans un lycée professionnel de banlieue), dépense d'énergie folle pour maintenir une situation économique qui se dégrade (Gigi, secrétaire comptable dans le garage de son mari), inadéquation entre l'image que l'on se fait de soi et la représentation donnée de son métier (Erwann, éleveur de porcs), collègues qui ennuient tant on ne partage pas leur attitude ou leurs goûts (Milou, ingénieur des eaux et forêts), métier qui enferme dans une routine désolante (Bella, ingénieure en informatique), sentiment de « vide » ou de

« trop de temps libre » une fois venue la retraite (Albert, retraité SNCF), impression d'isolement et de fermeture culturelle quand on habite dans une commune rurale (Mathilde, institutrice maternelle dans une petite bourgade de la Manche), etc. Surtout, et cela constitue une des surprises de l'enquête, la plupart des lecteurs incarnent dans leur personne une perturbation de « l'arrangement des sexes » (Goffman 2002) au cœur des identités sociales. Ils représentent par eux-mêmes ce que l'on peut appeler des « androgynes sociaux » (Lorenzi-Cioldi 1994), des personnes qui cultivent des pratiques et/ou des goûts habituellement réservés à l'autre sexe. Même si cette particularité qui remet en question partiellement la distribution des attributs et des attributions sexuellement répertoriés semble concerner, sous des modalités différentes suivant l'espace des possibles, plutôt les femmes lectrices de romans policiers, les hommes n'y échappent pas tout à fait. Quelques exemples.

- 9 Marianne, conseillère d'éducation de 48 ans a été « bonne en français et en maths », « aurait aimé être géomètre » et a été monitrice de ski et a pratiqué le motocross ; elle fait du bricolage et aime « démonter » les textes qu'elle lit comme elle aime « démonter les attitudes psychologiques » (elle est titulaire d'un DESS de psychologie clinique). Carole, née en 1963, est ingénieure informaticienne, mais elle a passé un diplôme d'ingénieur des travaux publics (elle a étudié la résistance des métaux, le béton armé, les constructions métalliques); elle fait du sport trois heures par semaines et lit comme son mari plutôt des polars américains. Bella est ingénieure de recherche en informatique après avoir préparé Maths sup, passé un DESS de sciences économiques et une maîtrise de science politique ; bricoleuse, grande sportive lorsqu'elle était plus jeune, elle milite dans des groupes d'extrême gauche plutôt composés d'hommes (GISTI, Act Up). Lola, 31 ans, est technicienne de laboratoire ; elle

aimait la biologie et les maths et a préparé un IUT en biologie ; elle préfère le vélo à la lecture et aurait aimé être policier. Sam Sausau, 38 ans, est assistante de direction. Après un bac C (elle aimait les maths et la philo), elle obtient un DEUG de mathématiques appliquées aux sciences sociales ; elle lit comme son frère des polars américains (elle aime Connelly et Mac Bain²). Mais c'est aussi Mathilde 48 ans, institutrice maternelle qui, à sa manière, rompt avec la définition classique de la féminité. Socialisée dès l'enfance à la religion et à ses interdits moraux concernant les « jeunes filles » par une mère catholique pratiquante, elle a été habituée très jeune à lire « la vie des saints » ; elle s'adonne désormais à la lecture de polars à un moment où ce genre littéraire est considéré comme destiné aux hommes : « une lecture légère » aux yeux de sa mère et de son mari, peu faite pour elle. Elle déteste les romans à l'eau de rose et voit dans le roman policier un moyen de pratiquer des jeux d'intelligence stratégique.

10 Toutes les lectrices déclarent ne pas aimer les romans d'amour, certaines les polars historiques (pensés par les éditeurs comme leur étant pourtant dédiés) et refusent l'effusion des sentiments. Certaines encore avouent « aimer la castagne », « la baston », le « côté sanglant et morbide des histoires » : « ça les soulage » ou « c'est un exutoire à leur colère » ou « à leurs envies de meurtres » : « Je ne tuerai jamais personne bien sûr, alors que, par moments, c'est pas l'envie qui manque » dit Gigi. À l'inverse, les lecteurs hommes semblent « féminisés ».

11 Leur passion pour la lecture, leur implication dans les échanges matériels et discursifs autour des livres avec des amis mais aussi au sein de leur famille³ sont déjà des indices d'une propension à adopter des pratiques généralement admises comme relevant des femmes. Mais certains revendiquent des goûts réputés féminins : aimer les romans historiques, les descriptions psychologiques qui donnent de

l'humanité et de l'épaisseur aux personnages, faire la cuisine, s'occuper des enfants, le plus exemplaire à cet égard étant Marc, 41 ans, ancien maître d'internat, qui est homme au foyer. Ainsi Milou, 55 ans, célibataire (« un vieux garçon » dit-il), ingénieur des eaux et forêts, grand gaillard costaud et barbu, militant fidèle du PC évoque sa « part de féminité » quand il confesse aimer le couple d'enquêteurs d'Elisabeth George, la chamane indienne de James Doss ou les romans de Fred Vargas « moins sociaux et politiques » et donc « moins sérieux » à ses yeux que ceux de Daeninckx ou Jonquet ; ou encore lorsqu'il déclare préférer la sociabilité des femmes à celles des hommes (la fréquentation de ses amies en fait contre celle de ses collègues de travail) : « elles sont moins machistes que les mecs, même si elles ont toujours le sentiment d'avoir raison » dit-il en riant. Ayant perdu son père alors qu'il était tout jeune adolescent, il est resté seul garçon parmi des femmes (sa mère et ses deux sœurs auxquelles il est très attaché). Sa vocation d'intellectuel (il a acquis une réputation d'érudit en histoire locale, lit des sciences sociales et de la littérature romanesque) vient sans doute de cette perte précoce du père qui le socialise à l'univers féminin. Il tente cependant de la contrôler pour la rendre compatible avec sa fidélité partisane en se dépréciant constamment : à la question « êtes-vous collectionneur » il répond par l'affirmative en déclarant « collectionner les conneries ».

- 12 D'autres lecteurs encore, au détour d'une explication, laissent échapper leurs émotions, quand par exemple, ils avouent avoir été choqués par le livre de Maud Tabachnik où des enfants sont tués (la référence reviendra à plusieurs reprises dans les entretiens de lecteurs).
- 13 Si ces lecteurs et lectrices incarnent sans doute dans leur personne la transformation de la division du travail entre les sexes liée à l'évolution des mœurs, des mentalités et des catégories de perception du monde social qui s'est opérée

dans le cours du temps, ils l'incarnent si l'on peut dire exemplairement. Ces dispositions critiques, tout en inclinant les lecteurs rencontrés à osciller constamment entre aspirations cultivées et attention au monde concret, « monde des hommes » et « monde des choses », contribuent à forger un horizon d'attentes bien particulier à l'égard des pratiques lectorats : elles doivent « cultiver » bien sûr, enrichir, faire apprendre, mais aussi obliger à réfléchir, à questionner, remettre en cause, bref elles doivent être l'occasion d'une interprétation du monde social et des histoires vécues. On en voudrait pour preuve toute une série d'attitudes plus ou moins partagées (qui, là encore, ne se retrouvent pas à l'état pur chez chacun des lecteurs).

Des attentes d'interprétations réalistes

- 14 Ce sont tout d'abord les critiques formulées à l'égard de la littérature classique ou blanche – sa « gratuité », son enfermement dans « une bulle », son « nombrilisme » qui la rendrait imperméable au monde environnant – ou à l'égard des textes lus à l'école, perçus comme déconnectés de la vie réelle pour intéresser les élèves qu'ils ont été. « J'ai dû subir Rousseau comme mes enfants d'ailleurs » dit l'une. « Andromaque, Racine, ils ont vraiment tout fait pour me dégoûter de la lecture » dit un autre. De fait, peu d'enseignants ont joué et jouent aujourd'hui le rôle de prescripteur de lecture pour les enquêtés. Quelques-uns évoquent leur difficulté à lire de la poésie et de la science-fiction (« j'ai du mal avec la SF » dit Jane, « j'ai les pieds bien ancrés sur terre et cela crée chez moi un profond malaise »). C'est ensuite le fort investissement dans la lecture. Tous sont de gros lecteurs (plus d'une cinquantaine de livres lus par an), même si certains n'en font pas leur activité culturelle principale en lui préférant le sport ou le bricolage ou la musique, alors que d'autres la privilégient au point de la considérer comme « une drogue » – « si je ne

lisais pas je serai en manque », « je n'aurais pas ma dose », « ce serait comme de me tronquer ou de me priver d'un être cher ». La lecture ne s'arrête pas cependant aux œuvres romanesques voire aux ouvrages documentaires (dont beaucoup sont friands).

- 15 Les quotidiens régionaux ou nationaux (soit pour leurs rubriques culturelles soit pour leurs pages « société » et « politique »), les hebdomadaires comme *Le Canard Enchaîné* ou *Télérama* sont lus avec assiduité, ce qui fait d'eux à la fois des lecteurs surexposés aux informations et à l'actualité (les enquêtes sur les lectorats de la presse montrent que seuls 10 % des Français lisent des quotidiens, cf. Charron 1991) et des habitués des activités de déchiffrement du monde réel. Ceux qui ne lisent pas exclusivement des romans policiers s'intéressent aux romans historiques ou psychologiques, aux biographies, aux ouvrages d'histoire ou de psychanalyse qui offrent des ressources pour une interprétation de soi et du monde social. La lecture de « polars » s'inscrit dans cet univers de pratiques lectorales, toutes organisées par un goût pour le réel et pour des textes qui traitent, sur un mode fictionnel ou non, de la complexité des destins et du monde social, en en proposant une rationalisation cohérente. Pas ou peu de références à des ouvrages d'art, de poésie, à des livres théoriques (si ce n'est psychanalytiques) ou de sciences sociales qui incitent à la contemplation esthétique ou à la recherche savante. Pas ou peu de lectures de l'intimité (hormis les biographies), comme les autobiographies, les mémoires, les correspondances, les journaux d'auteurs célèbres. Si l'on réinscrit ces pratiques lectorales dans l'ensemble des pratiques culturelles adoptées, se dessine, chez ces lecteurs, ce que l'on peut appeler un « culturel à l'état pratique ». À l'opposé de l'ascèse lettrée et contemplative, ils privilégient des usages culturels qui engagent plus directement le corps et les affects,

recherchent une satisfaction moins différée des plaisirs cultivés et destinent les pratiques culturelles à être converties en pratiques. Beaucoup font du sport, ont été ou sont encore des musiciens amateurs, participent à des troupes théâtrales, vont au cinéma et utilisent des cassettes vidéos, etc.

Des lectures de soi et du devenir social

- 16 Une grande part de l'attrait du roman policier résiderait alors dans l'offre de récits de vies (brisées, déclassées voire échouées) et des raisons (sociales et politiques) de ces destins tourmentés que ce genre littéraire propose et qui rencontre des attentes de « bonnes histoires⁴ » pour interpréter le monde social et la place à y occuper. Ils y ont été très souvent socialisés. Certains enquêtés ont spontanément évoqué une forme de socialisation à ces autres « bonnes histoires » que constituent non seulement celles qu'ils ont lues ou que leurs parents leur ont lues pendant l'enfance, mais aussi celles que leurs proches racontaient, dans l'entre soi familial, sur le métier qu'ils exerçaient, ses difficultés ou les conflits quotidiens, sur leur vie passée ou sur le voisinage : tous ces « commérages » qui forment, selon Elias (1985), l'ordinaire des sociabilités de proximité et qui sous-tendent une sorte de protosocialisation politique en inscrivant, dans les souvenirs et les modes de pensée, les héritages politiques ou religieux des parents (beaucoup d'ailleurs ont eu des parents militants politiques ou pratiquants religieux).
- 17 Le polar fonctionnerait alors comme substitut aux récits de l'intimité, une réflexion sur soi et sur le monde mais sans les connotations de féminité ou d'intellectualisme (« le nombrilisme ») qui leur sont généralement associées (on comprend que les hommes peuvent en lire tout autant que les femmes sans que les uns et les autres aient le sentiment de se déjuger).

- 18 De même, la prédilection affichée pour les policiers étrangers et/ou la découverte de milieux et de lieux étrangers socialement et géographiquement (jamais perçus comme des récits jouant de et sur l'exotisme mais comme des descriptions ethnographiques et informées) rencontrerait, sur le plan de l'imaginaire, le dépaysement qu'a provoqué, chez eux, leur propre traversée des frontières liée à leur mobilité sociale (Poliak 1999). Les romans policiers répondraient ainsi à la quête de significations indissociablement biographiques, sociales et politiques qui oriente ces mobiles sociaux « décalés ». Ils leur permettraient, à la façon des autobiographies explicites, de faire des hypothèses plausibles sur leurs propres expériences sociales ; les « mises en mots » et les « mises en ordre » viendraient donner sens et cohérence, sinon à leur propre vie, du moins aux représentations du devenir social qu'ils ont intériorisées. À côté de l'intrigue et du suspense, ce qui retient en effet leur attention, ce sont les personnages, héros récurrents ou non, leur ambiguïté ou leur complexité et la manière dont ils se débrouillent, avec eux-mêmes et avec les autres, pour découvrir la vérité et/ou pour concilier leurs problèmes personnels avec la recherche du criminel et des « causes profondes » de son acte.
- 19 Ainsi, Gwendoline, 26 ans, étudiante dans un IEP en DEA après avoir obtenu une double maîtrise en LEA (Langues étrangères appliquées) et science politique dans une autre ville (où elle est née et où sa famille habite). Alors qu'elle était fortement investie dans des collectifs dans sa ville d'origine (membre du bureau de l'UNEF-ID, joueuse de basket), elle se retrouve dans sa nouvelle ville d'adoption quelque peu esseulée ou livrée à ses études sans ses points d'appui habituels. Elle a subi en outre des malheurs familiaux brutaux. Sa sœur cadette est morte à 19 ans, deux années auparavant. Son père, conseiller en gestion, militant politique et actif au plan associatif (il était président d'un

club de basket ball) est tombé malade et se trouve au chômage depuis un an. C'est par son ami actuel, lui aussi étudiant, qu'elle découvre le polar (il lui offre un livre d'Izzo). Elle ne lit pas que cela mais également des essais, des romans. Elle aime aussi bien les polars historiques d'Ellis Peters que les romans noirs. Ce n'est pas le réalisme forcément qui l'attire, qu'elle entend comme la restitution juste des milieux sociaux. « Il y a toujours une part de fiction dans les romans et donc dans les romans policiers. » C'est le sujet traité qui retient son attention, la mort, la violence d'une disparition, comme si elle trouvait là, dans la répétition imaginaire des épreuves de séparation qu'elle a vécues une ressource possible pour accomplir son douloureux travail de deuil.

20 Les codes et les conventions propres à la littérature policière, avec ses personnages typés (la victime, l'enquêteur, l'assassin), son histoire finalisée (découvrir le criminel ou les causes du préjudice) et ses rebondissements favoriseraient cette forme de réflexivité qui est à l'œuvre même dans la lecture de polars autres que les polars « noirs » ou « sociaux » où elle est habituellement attendue (par les auteurs, les prescripteurs et... par les enquêteurs : cette « découverte » de l'enquête a été une autre surprise) : les thrillers, les romans à énigme, les policiers historiques sont également décryptés à l'aune de cette posture lectorale où l'évasion dans la fiction n'est qu'une autre façon de penser la vie sociale et ses mésaventures hors les livres, venant démontrer l'inadéquation des classifications en « sous-genre » au regard des appropriations effectives réalisées par les lecteurs.

21 L'évolution récente des intrigues policières et surtout de leurs personnages a comblé sans doute cette demande d'interprétation de soi et du devenir social, en s'y ajustant. Les héros sont devenus ambigus, ambivalents et doivent de plus en plus lutter non seulement contre les forces « du

mal » extérieures mais aussi contre les tourments intérieurs qui les hantent (le plus archétypal étant l'inspecteur Bosch de Connelly). Enquêteurs ou enquêteuses homosexuel (le) s, alcooliques, aux vies brisées souvent par leur faute, travaillés par des problèmes de conscience et des doutes moraux, ils sont des « héros antihéroïques », proches du commun des mortels et aux antipodes des personnages « entiers » et « d'un seul bloc » qu'incarneraient aussi bien le Poirot d'Agatha Christie que le « Confidential Op » de Dashiell Hammett ou le Sherlock Holmes de Conan Doyle⁵ (même si chacun d'entre eux n'était pas exempt de fragilité, leur auteur respectif ne faisait pas de leur intériorité tourmentée un des ressorts centraux de l'histoire). Cette évolution tend, en outre, à faire des romans policiers des romans « hybrides » oscillant à l'intérieur d'un même texte entre solution de l'énigme et description psychologique et sociale, rendant ainsi possibles des appropriations lectorales différentes d'un même récit.

Maîtriser le réel par l'imaginaire

- 22 Le statut « entre-deux » du genre policier, ni tout à fait illégitime ou légitime aujourd'hui puisqu'il est en voie de consécration, entre sans doute également dans les investissements dont il est l'objet de la part de ces lecteurs. Son statut incertain autorise, en effet, des lectures aussi bien cultivées que profanes, sans pour autant hiérarchiser entre elles, du moins aux yeux de ceux qui les adoptent.
- 23 On vient de le voir, ces lecteurs investissent une part d'eux-mêmes dans ce genre littéraire qui fait écho chez eux à leurs expériences vécues des infortunes de la vie. La lecture de romans policiers est à la fois et en même temps une évasion et une forme de prise sur le réel par le biais de l'imaginaire. En ce sens, elle est une modalité de gestion d'un destin social ni accepté ni récusé ou encore un instrument de maîtrise de soi, une « sorte de tracé identitaire » (Heinich

1996). Si l'intrigue captive, parfois jusqu'à ne pas pouvoir abandonner le livre, elle n'est pas oubli de soi ou du monde réel. Bien au contraire. Tout en rappelant, dans l'ordre du romanesque, les destins échoués et les sauvetages souvent ratés des innocents, elle rappelle également au lecteur que lui, dans le monde réel, a échappé à cet ordre des fatalités prévisibles ou reste sous la menace d'un avenir contraire. Ainsi, la lecture de romans policiers est-elle une lecture de la distance sociale sur fond de vraisemblance et parfois de ressemblance. Elle ne mobilise pas forcément les émotions chez ces lecteurs (souvent réfractaires aux « romans à l'eau de rose » ou aux romans d'amour), si ce n'est celle, littéraire, liée à l'intensité du suspense et au plaisir qu'elle procure. Mais si, chez d'autres, elle suscite les sentiments, notamment la peur ou l'angoisse, elle est également l'occasion de gérer les affects concrets, en jouant de cette relation à bascule entre monde des textes et monde réel, imaginaire et réalité⁶ (comme le dit Oncle Paul la lecture de polars ne joue pas sur l'angoisse pour les personnages, « l'angoisse c'est plutôt la peur de l'avenir »).

24 La lecture de polars offre, en quelque sorte, une réassurance de soi dans le moment même où elle s'accomplit. Là encore, l'aspect codé et conventionnel des histoires policières joue un rôle : à ces lecteurs hantés par une insécurité sociale et culturelle qu'ils réussissent plus ou moins bien à surmonter, il offre la certitude de l'expérience d'une permanence : la permanence des histoires racontées et des sentiments qu'elles suscitent et satisfont. Chaque roman policier est une promesse de réitération d'un même récit décliné sous diverses variantes et des mêmes émotions. En ce sens, chaque lecture de polars est une relecture (et il n'est pas innocent que peu des enquêtés relisent les polars qu'ils ont déjà lus). La distinction entre première lecture et relecture (Jouve 1993) est ainsi d'autant moins adaptée que ces lecteurs lisent souvent tous les ouvrages d'un même auteur

une fois qu'ils l'ont élu et/ou toute la série des romans où vit leur héros récurrent de prédilection. Chaque première lecture est, en outre, d'autant moins naïve qu'elle est avertie par les autres lectures effectuées et par les histoires que les lecteurs ont vécues ou dont leur entourage fait le récit voire également par la réactivation des histoires, venues de leur enfance, que leurs parents leur ont léguées. Le polar répond ainsi aux problèmes sociaux qu'ont éprouvés et éprouvent encore les lecteurs rencontrés. Chacun différemment en fonction de son expérience personnelle retrouve dans les récits et les personnages des fictions policières ce qui est au cœur de ses propres attentes d'interprétations de soi et du devenir social (même si c'est parfois sur le mode du miroir inversé). C'est dire que la littérature policière peut être saisie et appropriée de diverses façons, mais toutes en relation avec le « drame singulier » qui constitue la hantise et le moteur des trajectoires vécues par les lecteurs.

La dé cristallisation des identités

- 25 Comme toute lecture, celle de récits policiers est également une pratique sociale qui, à ce titre, délivre des ressources pour l'existence hors les livres. En ce sens, elle n'est ni gratuite, ni futile ; elle constitue une expérience qui porte à conséquences. Dans le cas des lecteurs interviewés, le roman policier s'offre comme un moyen d'échapper à l'emprisonnement des identités et des contraintes statutaires, ce qui n'est qu'une autre façon de les autoriser à être ce qu'ils sont : des mobiles et des transfuges sociaux, divisés par et entre les différents personnages passés qu'ils ont successivement été et qu'ils tentent de concilier. Tous ne réussissent pas de la même façon et avec le même succès pratique à se défaire des rôles imposés ou à en transgresser les attentes. Les différences sociales jouent pleinement, ici comme ailleurs. Mais cette échappée du confinement identitaire est un des effets majeurs de cette pratique

lectorale chez les enquêtés. C'est qu'elle entretient, en les conjuguant au présent, les décalages que ces lecteurs ont déjà ressentis dans leur itinéraire personnel, tout en les retournant en marques inattendues de distinction culturelle. En quelque sorte, elle introduit du « jeu » et du « je » dans les identités sociales tout en procurant des ressources de conciliation. Plusieurs éléments attestent de ce phénomène qui déjoue la définition exclusive de l'identité par la position sociale occupée.

Un capital culturel inattendu

- 26 Pour certains, le roman policier a été une voie d'entrée royale dans le monde de la lecture et parfois même dans le monde de la culture. Il a constitué une opportunité de rattraper hors école un retard culturel, de découvrir des dispositions cultivées ou encore de faire fonctionner ces dispositions laissées en jachère dans l'exercice ordinaire du métier occupé.
- 27 Des lecteurs ont ainsi acquis un capital culturel inattendu au regard de leur trajectoire scolaire précocement arrêtée et/ou au regard de leur position sociale.
- 28 C'est le cas, par exemple, d'Oncle Paul pour qui l'investissement dans la lecture de polars a été une occasion de « doubler » sa position d'employé des PTT qui n'est sans doute pas ce qui lui donne le plus de satisfactions dans l'existence en la dédoublant par un métier « à côté » : celui de chroniqueur de romans policiers. Sa passion pour cette littérature, qui le sort par la voie romanesque de son confinement social (il évoque souvent son isolement, d'abord à Paris lors de sa première affectation comme employé des PTT puis dans la Manche, où il se trouve séparé de sa femme restée à Paris ; dans son métier, il n'a jamais travaillé au guichet et été en contact avec le public), le fait aller dans les premiers salons du livre policier (dans les années 1982-1983). Il y rencontre Michel Lebrun, un des

spécialistes phares du roman policier, qui l'incite à faire des chroniques dans une radio libre qui vient de s'ouvrir ; il continuera sur une radio locale de son département jusqu'en 1995 (date à laquelle elle s'arrête d'émettre). Il rencontre également Claude Mesplède, autre spécialiste reconnu des romans noirs, « un ami », qui le sollicite pour les années Série noire. Il écrit alors des comptes rendus de polars pour *Encrages* et *L'année de la fiction*, deux revues consacrées aux policiers, qu'il diffuse également sur Internet (sur la liste « mauvais genre »). Le moment est, en effet, à la promotion du genre noir et à la mobilisation de toutes les énergies, remplacée par la suite, une fois une certaine reconnaissance littéraire atteinte, par la mobilisation des écrivains eux-mêmes.

- 29 Grâce à ce métier à côté qui lui réouvre des perspectives de mobilité entravées dans son emploi aux PTT par l'inertie des carrières des peu diplômés, il reçoit les dernières parutions en service de presse comme un chroniqueur patenté ; il entre également dans le cercle des auteurs de romans policiers dont il connaît certains qu'il découvre et fait découvrir à leurs débuts (il cite Pascal Dessaint, Stéphanie Bensen, Fred Vargas). Il trouve dans la compagnie des amateurs de polars une forme de chaleur, de solidarité : « C'est comme une confrérie comme les amateurs de foot ou autre... On se retrouve parce qu'on se dit "au moins on ne va pas nous dénigrer en tant que lecteurs ou autre", hein, il n'y a pas de rejet même si on dit moi je préfère cela ou non, je préfère tel auteur. » « Ma passion, dit-il, c'est la lecture et j'essaie de transmettre cette passion » à travers des comptes rendus de livres. Il fait de cette passion une double vocation (qui conserve et concilie en elle les deux étapes de sa carrière de « lecteur public ») : se mettre au service à la fois des lecteurs modestes et des auteurs de romans policiers. Il lit tous les polars qu'il reçoit, jusqu'à la fin, par respect pour l'auteur et l'éditeur qui les lui a adressés, prend des notes et

fait des fiches et évite la critique dans ses comptes rendus (« Dans tout bouquin, il y a un petit quelque chose qui le sauve, il n'y a pas que du mal »). Cette passion privée devenue publique lui offre la possibilité de gagner une reconnaissance de spécialiste du polar contre la position, plus anonyme, d'employé des PTT et d'obtenir une estime de soi et une accréditation pour ce qu'il considérait auparavant comme une affaire privée et personnelle (« mes petits bouquins à moi »). La manière dont il l'accomplit prend la forme d'un compromis acceptable à ses yeux entre ce qu'il a été et ses aspirations à une légitimité lettrée.

30 Ce capital culturel acquis hors consécration scolaire et malgré les verdicts sociaux qui l'ont condamné à une position qu'il n'a pas choisie lui a permis de réaliser et d'objectiver des dispositions cultivées que son niveau de diplômes ou son identité sociale modestes n'attendaient pas de lui. Grâce à lui, il a même acquis une compétence de virtuose dans le polar (connaissance des auteurs, des collections, des généalogies, des sous-genre) qui lui permet de rivaliser, sur ce sujet, avec les plus lettrés des lecteurs, même si c'est en adoptant une manière moins lettrée qu'eux de s'approprier les romans. On aurait pu citer d'autres exemples de lecteurs qui conquièrent, comme Oncle Paul (mais d'une autre façon), un capital culturel que leurs trajectoires scolaires ou sociales ne laissaient pas envisager. Le « polar » constitue bien ainsi pour ces lecteurs d'origines populaires et de position sociale modeste un opérateur de « dé cristallisation » de leur statut social c'est-à-dire qu'il fait entrer dans leur identité sociale des pratiques sociales et culturelles qui lui sont habituellement étrangères. Cette signification pratique de la lecture « policière » tend à recouvrir des enjeux identitaires similaires pour d'autres lecteurs aux profils sociaux différents.

Déjouer les assignations identitaires

- 31 Pour les lecteurs issus des classes moyennes et appartenant aux classes sociales supérieures, la littérature policière leur permet « d'échapper à leur propre domination », notamment en les aidant à s'évader de l'enfermement dans les obligations de leur statut social : une manière de prendre des distances par rapport au rôle assumé et de se distinguer de ceux qui en adoptent tous les attendus. Ainsi, ces lecteurs, aux mobilités différentes du premier cas de figures repéré, trouvent également dans le polar l'occasion de se rattraper culturellement et de déjouer les assignations identitaires.
- 32 C'est le cas de Georges, directeur commercial de 44 ans dans une entreprise de vente de bois, détenteur d'un diplôme professionnel d'ESC (diplôme supérieur de commerce) de la chambre de commerce de Paris, marié à une comptable, passionnée de lectures, qui est « entré » dans le polar tout récemment, trois ans auparavant, à un moment où il s'est retrouvé « dans une situation professionnelle moins préoccupante intellectuellement, je m'ennuyais un peu, toujours intellectuellement parlant, j'avais moins de pression, plus de temps disponible au niveau du cerveau ». Malgré un emploi du temps professionnel extrêmement chargé, Il fera un véritable effort pour se rendre disponible et participer à l'enquête. Grâce à la lecture de récits policiers, son réseau de relations s'élargit, même si c'est de façon épisodique, au-delà du cercle familial qui constitue le lieu d'une sociabilité étroite et privilégiée (il a deux frères et deux sœurs qui forment « un noyau familial très serré, tout le monde compte »). Il noue une amitié avec une libraire de sa ville qui anime une association où les amateurs échangent entre eux sur les livres et s'échangent des livres. Elle l'invite, en outre, à donner des conseils aux clients de sa librairie. Georges évoque ainsi une discussion « de plus d'une heure avec un professeur de philosophie » ou encore « avec un client de passage que je ne reverrai plus et qui avait lu tous

les James Lee Burke en version originale » et l'a prévenu de ce qui allait sortir en français. Son entrée dans un autre univers culturel que le sien lui fait rencontrer des figures de proue du polar français. « J'ai eu la chance de rencontrer des auteurs, Fred Vargas, Maud Tabachnik ou Pascal Dessaint, Opperl, Daeninckx... même les directeurs de collection de Gallimard et Rivages. » Ils vont servir de points de repère pour se situer dans ce nouveau monde : « Quand on a rencontré les directeurs de collections de Gallimard et Rivages, on comprend pourquoi la Noire est ce qu'elle est... Vous mettez Raynal et Guérif côte à côte, il n'y a pas photo, c'est pas du tout les mêmes personnes. »

- 33 Ce capital culturel, conquis contre une profession où la littérature compte peu par comparaison à l'économie et plutôt orientée vers le « monde des choses matérielles », s'il rétablit une forme d'égalité de lectures au sein de son couple, l'ouvre encore à l'univers littéraire, plus lettré, même s'il ne lit pas de littérature « blanche ». Son épouse, grande lectrice de littérature française et étrangère a déjà une bibliothèque de quelques 400 livres, lui a décidé de se constituer une bibliothèque personnelle de polars (il en a déjà une petite centaine). Il est devenu plus attentif aux goûts de son épouse, « plus lectrice que lui » et cherche à participer à des échanges discursifs dont il se sentait auparavant exclu ou auxquels il ne s'intéressait pas. Il sait maintenant « ce qui sort en littérature y compris étrangère » et se sent « donc moins lâché dans les conversations » où il avait parfois « le sentiment d'être ignorant ». « Je situe, je suis capable de discuter les auteurs, je sais qui est Le Clezio. » La progressive acquisition de ce capital culturel a joué également dans le sens d'une prise de confiance en soi qui le décomplexé en le réassurant sur la légitimité de ses pratiques lectorales même si c'est sur un mode dominé. Georges manifeste ainsi une grande sensibilité aux avis autorisés (son amie libraire, ses rencontres avec des

représentants de la littérature policière, ses échanges sur la liste « mauvais genre ») qui valident son investissement dans le polar, par leur statut d'intellectuels et par les références à des auteurs et des collections reconnus qu'ils lui offrent. Il a acquis une propension à découvrir par lui-même le panorama des romans policiers (il va piocher dans les sites marchands de la FNAC ou d'Amazon où il cherche des notes de lecture, il consulte des guides, toute découverte étant une occasion d'échanges avec sa femme qui lit beaucoup) et une compétence critique qui l'autorise à prendre des distances par rapport aux textes et aux auteurs lus. Il trouve également une légitimation inattendue d'une manière de lire, valorisée chez les cadres modernes mais peu homologuée par le modèle lettré du lecteur ascétique.

« Avant, dit-il, je lisais jusqu'à la fin même si le livre ne me plaisait pas. Maintenant de moins en moins, c'est-à-dire que de plus en plus je sais lire en diagonale. Je sais refermer... quitte à le reprendre six ou neuf mois après si d'autres personnes m'ont dit, écoute le début est un peu pénible mais après... Cela m'est arrivé notamment avec John Harvey que je ne connaissais pas... Au début même quand c'était pas bon, enfin quand je trouvais que c'était pas bon car c'est très subjectif, j'allais jusqu'au bout. Maintenant non... Sinon il y a des bouquins que je trouve très gentils comme Jean Failer... c'est très simple et très gentil, on lit ça en diagonale, j'arrive à zapper. »

- 34 Sa récente incursion dans le polar ne lui permet pas cependant à la différence d'Oncle Paul d'avoir acquis une virtuosité dans le domaine de la littérature policière (il identifie peu de sous-genres et donc les auteurs et les collections qui les peuplent). Mais il connaît très bien ce qu'il aime : le roman noir, surtout américain. De même peut-il s'essayer à retourner le stigmatisme lettré pesant sur le roman policier en lettres de noblesse.

« Je suis persuadé que des littéraires ou des gens qui lisent de la littérature lisent des policiers un petit peu par-dessus la

jambe entre guillemets, pour se détendre et les prennent moins au sérieux effectivement... Moi je prends du plaisir à déchiffrer l'intrigue, essayer de trouver l'intrigue le plus rapidement possible et le plus précisément possible. Comprendre comment ça va se terminer, essayer d'envisager les scénarii possibles... Je viens de lire *Mort d'une héroïne rouge* alors qu'on revient de Chine ma femme et moi. J'ai beaucoup aimé... au Seuil... L'auteur, c'est quelqu'un qui a quitté la Chine au moment de Tien an Men et s'est réfugié aux États-Unis. Il écrit un polar pour donner une intrigue... Mais en fait ce qu'il décrit c'est le PC chinois et comment cela fonctionne à l'intérieur. C'est pour cela que je vous dit que pour moi le polar c'est de la culture... Parce qu'en fait, l'intrigue, la mort de la communiste, c'est secondaire. »

- 35 D'autres lecteurs vont également, grâce à la lecture de romans policiers, trouver l'occasion de sortir des assignations identitaires, mais cette fois-ci en étendant leur rôle à d'autres sphères sociales que celle de leur profession et en prenant à revers ses attendus implicites. C'est le cas de ces professionnels de la lecture que sont les enseignants (ou ceux proches du monde enseignant) qui élargissent leur activité de prescripteurs auprès de leurs relations familiales ou amicales et, inversement, font un usage professionnel de leurs lectures privées en conseillant à leurs élèves des auteurs et des romans policiers « hors programme » pour mieux les inciter à la lecture. Comme le dit une professeure agrégée de lettres modernes, « Je conseille tout le temps des lecteurs, c'est une déformation professionnelle... À mes gamines de 15 ans, je leur dis de lire Mary Higgins Clark » (auteure qu'elle n'apprécie pas mais qu'elle pense adaptée à leur romantisme d'adolescentes). Cultivée mais éclectique, jouant à la fois de la culture lettrée et de l'éclectisme « encanaillé », elle peut se démarquer d'une définition trop « scolaire » (et « programmée ») de son métier endossée par ses collègues et se défaire de sa hauteur lettrée auprès de ses proches. C'est le cas encore avec certaines lectrices qui se

transforment en pédagogues auprès de leurs enfants auxquels elles lisent des histoires policières et en même temps se voient conseillées incidemment par leurs enfants la lecture de polars jeunesse (qu'elles dévorent alors pour elles-mêmes). Là aussi, ces lectrices se conforment au « nouveau métier » des mères éduquées qui investissent sur leurs enfants au point de poser en professionnelles de l'éducation comme les enseignants, mais elles le subvertissent quelque peu en privilégiant une lecture sinon libre du moins peu canonisée par l'école.

36 Avec la littérature policière, s'opère ainsi une ouverture de l'espace des jeux culturels et des usages sociaux de la lecture : l'évasion qui se joue alors dans l'engouement pour le polar prend la signification pratique d'une échappée de la domination sociale qu'exercent le statut et l'identité imposés par la position sociale. Seule change la manière, liée aux dispositions forgées par la trajectoire sociale et à l'espace des investissements possibles délimité par les aspirations et les représentations que se font d'eux-mêmes les lecteurs. Un mode décalé qui leur offre des ressources de distance ou de critique que chacun peut exploiter selon ses inclinations. Carole, ingénieure informaticienne dans une grande banque, vire à gauche (« j'étais plus conservatrice quand j'étais plus jeune ») « quand elle s'occupe des bases de données des cadres supérieurs. Avec leurs payes dedans. Ça a été l'événement déclencheur » (elle lira un livre-enquête portant sur le scandale financier dans lequel une banque était impliquée et aime bien les polars portant sur son milieu professionnel). Erwann, éleveur de porc âgé de 41 ans (après avoir obtenu un BTS agricole) cherche, quant à lui, à s'évader de lui-même et des stéréotypes du paysan. Il fait épisodiquement du VTT, va au cinéma, pratique la photographie, choisit ses livres dans des petites librairies et non dans les grandes surfaces ou la FNAC – « c'est pas ma tasse de thé » –, suit les conseils des libraires – leur coup de

cœur – et des journalistes littéraires. Il apprécie Daeninckx et Connelly, adore Fred Vargas (« je l'ai découverte par son roman *Pars vite et reviens tard*, depuis j'ai tout lu, il n'y en a plus, je dois bien trouver d'autres auteurs maintenant »), trouve que Higgins Clark « c'est de la littérature pour les femmes à mi-chemin entre le roman d'Harlequin et le policier ». San Antonio, « c'est pas ma tasse de thé ». L'Aliéniste de Caleb Carr l'a marqué : « J'ai trouvé cela tellement super, prenant. J'aime bien les bouquins épais. Il y avait une mécanique intellectuelle que je trouvais intéressante. » Il n'aime pas le polar régional : « *Qui voit Ouessant voit son sang...* C'est souvent d'une médiocrité, enfin je considère comme cela... Je préfère un bon polar qui se passe à Los Angeles qu'un mauvais qui se passe à Brest (rire). » De même lorsqu'on lui demande si ce serait un motif particulier pour lui de lire un polar sur son métier : « Un polar agricole ? Non. *Il faut buter les patates*, j'ai pas lu. Généralement je fous ce genre de polars à la poubelle. Je vois déjà... Tous ces polars, ils sont faits d'avance. Il y a le méchant éleveur industriel comme moi, le gentil éleveur qui élève des cochons sur la paille et le gentil écolo... J'ai pas lu, mais c'est forcément cela, c'est couru d'avance ! Cela ne m'intéresse pas. »

Les censures de la critique

37 Mais ces critiques qui sont autant de façons différentes de se dérober aux obligations identitaires, restent localisées et limitées à une contestation de proximité. Lorsqu'elles se déclarent au détour des questions de l'entretien, elles s'exercent, en effet, principalement contre tous ceux qui semblent faire peser leur autorité et contraindre la définition des « hommes et des choses » : les collègues concurrents, les prescripteurs de lecture, les auteurs jugés trop « démonstratifs » ou « pédagogiques » dans l'exposition de leur point de vue (« Daeninckx, j'aime bien

mais il veut trop imposer sa vision politique » dit l'un des enquêtés ; « Il veut trop en montrer du coup ses personnages sont caricaturaux » dit un autre ; « J'aime pas les livres trop explicatifs » déclare encore une lectrice), les textes eux-mêmes dont l'histoire est bouclée d'entrée de jeu et le dénouement sans surprise. D'où, par exemple, le faible goût de ces lecteurs pour lire un roman policier après en avoir vu la transposition au cinéma ; ils estiment leur imagination de lecteur trop cadrée et bridée par les images et la personnalité des acteurs incarnant les héros. Ou encore leur déception devant les traductions filmographiques des romans policiers qu'ils ont appréciés, qui trahissent toujours à leurs yeux ce qu'ils avaient imaginé.

38 De la même façon, préfèrent-ils les incitations lectorales, exercées de façon détournée, qui leur laissent le sentiment de se déterminer seuls (« les coups de cœur des libraires » ou parfois les critiques littéraires spécialisées et non les injonctions scolaires ou leur relais *via* les bibliothécaires). Leurs critiques sont ainsi circonscrites aux autorités de voisinage, que les lecteurs côtoient ou qu'ils connaissent par leur activité professionnelle et rarement adressées à des autorités d'institution dans la politique des lettres ou la politique du monde. On ne trouve jamais, dans les entretiens, de remarques portant sur la politique éditoriale, la politique de traduction des livres, la politique commerciale de diffusion : une seule enquêtée, qui compte parmi les plus politiques et les plus lettrées à la fois, déclare refuser d'aller à la FNAC pour défendre les petites librairies de quartier. Ou encore sur les politiques publiques concernant le secteur professionnel d'appartenance ou le monde social en général : le seul à évoquer les politiques de l'emploi ou du chômage (alors que nombreux sont ceux qui se disent indignés par la misère sociale environnante) est un lecteur permanent syndical dont c'est la spécialité.

39 Une censure morale, propre à ces lecteurs qui n'ont pas

oublié ceux qu'ils ont été, pèse cependant sur leur activité critique : elle ne s'exerce que très rarement contre les non-lecteurs de polars en particulier et contre les non-lecteurs en général. Ils « comprennent », « ne jugent pas » tous les contrevenants aux normes lettrées qui sont aussi, très fréquemment, les membres de leur entourage proche. Cette attitude les conduit alors à faire de leur préférence lectorale une particularité personnelle et à considérer le polar comme un genre littéraire à part « qui ne plaît pas à tout le monde ». De fait d'ailleurs sont-ils souvent les seuls dans leur famille ou leur cercle amical à lire des romans policiers. De même les amène-t-elle à refuser pour eux-mêmes un rôle d'autorité dans la prescription de lecture, hormis chez les professionnels de la lecture que sont les enseignants et encore le font-ils sur un mode retenu à l'égard des autres ; là où ils sont le plus « autoritaires », c'est à l'égard d'eux-mêmes, ils se font autoprescripteurs en dressant des listes de polars qu'ils soumettent à ceux qui veulent leur en offrir. Pourtant grands lecteurs de romans policiers, nombreux sont ceux, pour des raisons différentes, qui ne conseillent pas à leur entourage de lire des romans policiers (« Je ne fais pas figure de référence » dit l'une, « non je ne conseille pas, si l'on parle bouquins, je dis ceux que j'ai aimés, mais je ne conseille pas, les autres font ce qu'ils veulent de mes avis » dit un autre) et n'en offrent pas. « Le polar c'est pas de la littérature donc je ne leur offrirai pas » dit une enquêtée. « J'aurais peur de montrer que j'ai des goûts de chiottes » déclare un autre. Ceux qui conseillent, s'ils prêtent des polars c'est à la demande et n'offrent presque jamais un roman policier : « Le policier c'est très spécial » dit une enquêtée, professeure de lettres qui conseille tout le temps « par déformation professionnelle ». « C'est quand même un peu à part, la violence, le côté sanguinolent, on ne peut pas offrir des policiers à n'importe qui, ça dépend des goûts » dit une autre qui aime pourtant discuter des livres. Si les

lecteurs de romans policiers voient dans leur préférence lectorale une singularité, ils n'en universalisent ainsi ni la nécessité ni les vertus et, dans les échanges tissés autour des livres, restreignent leur prosélytisme aux parents ou amis qui sont déjà acquis à cette lecture. Affaire d'amateurs pour amateurs, la lecture de polars est d'abord une lecture pour soi et non pour les autres. On comprend qu'elle puisse être le lieu d'un « colloque singulier » rendant possibles des projections qui entrelacent le romanesque à la vie réelle et impulsant une réflexion biographique sur les individualités et les destins sociaux.

Notes

1. Cet article est issu d'une étude menée avec Érik Neveu sur une quarantaine de gros lecteurs de polars (COLLOVALD, NEVEU 2004).
2. Sur le dimorphisme sexuel existant dans les études accomplies, les filières empruntées, les métiers exercés entraînant la sous-représentation des filles dans les filières scientifiques, les postes reposant sur une sursélection scolaire et vouant celles-ci à préférer les lettres aux mathématiques, les relations humaines au monde des choses, voir BAUDELLOT et ESTABLET (1992) et MAUGER et POLIAK (2000).
3. Cette attitude manifeste la transformation opérée dans les « états d'hommes ». « Les hommes entre eux, s'ils se respectent, parlent d'affaires, de politique, de femmes ou de chevaux, jamais de littérature » écrivait J. P. SARTRE (1948).
4. Sur les propriétés et les fonctions de construction, de régulation des affects, de dialogue des « bonnes histoires », BRUNER (2002).
5. Ces personnages n'en proposaient pas moins un autre modèle de la masculinité que celui des romans d'aventure. Le roman policier « s'organise, sous sa forme originelle, autour d'un héros masculin engagé dans des aventures où le servent non tant sa force physique que son intelligence et son astuce » (THIESSE 1985).
6. Sur ce point, *Terrains* (2004).

Auteur

Annie Collovald

Du même auteur

**Lire le noir, Éditions de la
Bibliothèque publique
d'information, 2004**

**L'humanitaire ou le
management des
dévouements, Presses
universitaires de Rennes, 2002**

**Le populisme : de la
valorisation à la stigmatisation
du populaire in *Populaire et
populisme*, CNRS Éditions,
2009**

Tous les textes

© Presses universitaires de Rennes, 2006

Conditions d'utilisation : <http://www.openedition.org/6540>

Référence électronique du chapitre

COLLOVALD, Annie. 11. *La lecture de polars : une contestation sans engagement ?* In : *Art et contestation* [en ligne]. Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2006 (généré le 12 février 2020). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/pur/12473>>. ISBN : 9782753538580. DOI : 10.4000/books.pur.12473.

Référence électronique du livre

MATHIEU, Lilian (dir.) ; BALASINSKI, Justyne (dir.). *Art et contestation*. Nouvelle édition [en ligne]. Rennes : Presses

universitaires de Rennes, 2006 (généré le 12 février 2020). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/pur/12448>>. ISBN : 9782753538580. DOI : 10.4000/books.pur.12448.
Compatible avec Zotero